

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À suivre...

Liberté

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Liberté (1978). À suivre... *Liberté*, 20(3), 98-107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

à suivre

NOS EXCUSES à nos lecteurs : dans le dernier numéro de la revue, nous publions un article de Gloria Escomel (et non *Escoumel*...) consacré à l'oeuvre de Monique Bosco — qu'à peu près en même temps la *Nouvelle Barre du jour* publiait également. G. Escomel avait soumis son texte aux deux revues, LIBERTÉ avait fait part à l'auteur de son intention de publier son texte ; l'auteur accepta de nous le donner, décision dont elle ne crut pas nécessaire d'informer la *NBJ* qui, de son côté, ne signifia jamais à l'auteur qu'elle avait reçu l'article, ni qu'elle allait le publier. Si elle le pouvait, LIBERTÉ offrirait également les excuses de la *NBJ* à Gloria Escomel . . .

F. H.

.....

PORNO-GUARANTEE : on peut lire cette expression à la devanture de plusieurs établissements spécialisés d'Amsterdam, dans ce quartier qui entoure la *CASA ROSSO*. On se refuse cependant à y ajouter la suite de l'expression publicitaire « ...ou argent remis ».

J.-G. P.

.....

CALVAIRE DE CLAUDE (pour Jacques Ferron). Agenuillé au pied du lit conjugal, Claude dit à Madeleine : — Buwons ce calice jusqu'à la lie ! Devenons premier ministre !

Plus tard, il montait sur l'estrade du Colisée, une manière de Golgotha pour téléspectateurs, pour Romains modernes ; mais c'est Raymond Garneau qui fut crucifié à sa place, couronné du casque de plastique de la Reconstruction. En regardant son fils tendre les bras vers les lumières du plafond, Blandine pleura, ce qui ne lui était pas arrivé depuis que son mari l'avait quittée.

F. H.

.....

APRÈS LES TROIS COLOMBES issues des milieux catholiques, missionnaires du fédéralisme par formation et vocation, apparaît sur la scène Claude Ryan, ex-directeur de l'Action catholique, nimbé de la même mission : empêcher que le Québec accède à l'indépendance. Le ressac « catholique » se manifeste dans de curieux discours. La rhétorique « pendulaire » (si bien qualifiée par André Belleau) de Ryan pourra s'exercer d'une façon magistrale et terne. Un Québec libre dans un Canada uni. Faut-il croire que les survivants de notre chrétienté vont nous poursuivre jusqu'à notre agonie comme peuple ? A bien observer, écouter Ryan, paternaliste de nature, autoritaire de formation, je me demande s'il ne sera pas le dernier croque-mots d'une certaine trahison. On peut penser que si le Québec résiste à l'épreuve Ryan, laquelle n'a rien d'ostentatoire ni d'héroïque, nous avons des ennemis à notre mesure, on peut penser qu'il aura suffisamment de maturité pour s'autodéterminer. Les filets du sophisme seront multiples. Monsieur Croque-mots saura lui tendre des pièges ou des collets avec un large sourire de croque-mort.

F. O.

.....

NOS CHERS ORTEILS. Quand Trudeau a décidé d'entrer en politique, certains se sont dit : ça va hausser le niveau des débats. Mais nous en sommes encore à dialoguer à

la hauteur des orteils. Et maintenant, *ecce* Ryan ! Certains se disent de nouveau : ça va hausser le niveau des débats. Que non ! Plus ça change, plus c'est pareil ; avec nos idées de pieds, nous piétons et je prévois que bientôt, il nous poussera des orteils aux talons.

F. H.

.....

IL N'Y A QU'À LIRE « LE DEVOIR » depuis la sécularisation de Sa Sainteté, qu'à voir la manière dont les nouvelles politiques y sont traitées, dont Ryan, durant sa campagne, a eu droit aux premières pages et aux éditoriaux, pour saisir aussitôt que la définition de Michel Roy proposée dans le « Dictionnaire politique et culturel » de LIBERTÉ (n° 114) est bien trop faible et surtout inexacte. Car un paravent, ça tient au moins debout. Or il faudrait trouver un autre mot qui convienne mieux à l'horizontalité de cet ineffable penseur.

F. R.

.....

IDÉE GRATUITE POUR RÉCHAPPER LE PARTI LIBÉRAL DU QUÉBEC. C'est une idée toute simple : prôner le « oui » au référendum. Car c'est la seule façon pour le PLQ de retrouver l'esprit de sa grande époque (1960-1964), c'est-à-dire de récupérer tous les électeurs qui, par nationalisme, votent pour le PQ mais qui au fond, politiquement, sont des libéraux, tout en ne votant pas libéral à cause de l'anti-nationalisme où le parti s'est laissé enfermer depuis 1967 et depuis Bourassa. Ainsi, le PLQ arracherait au Parti Québécois la propriété exclusive de l'idée nationale, forcerait celui-ci à se gauchiser de manière radicale, et échapperait vraiment à l'emprise outaouaise. Le PLQ aura-t-il l'habileté d'en venir à cette solution ? Il est à redouter qu'il se perde plutôt dans les labyrinthes de la casuistique ryanesque.

F. R.

.....

LES VINS DE CALIFORNIE, c'est bien connu, sont assez bons. Il y en a même quelques-uns qui sont excellents.

Ils ont cependant quelque chose en commun avec les meilleurs vins d'Israël : après une bouteille, on perd momentanément le goût d'en boire davantage. Jusqu'au prochain repas...

Cela me semble être, sous quelque angle que l'on examine la chose, un très grand avantage.

J.-G. P.

.....

MOI, ce fut mon 25e : j'entrais dans mon deuxième quart de siècle. J'ai demandé à Nadine quel anniversaire fut pour elle le plus marquant.

— Quand j'ai eu onze ans.

— Pourquoi ?

— J'ai cessé de pouvoir compter mon âge sur les doigts de mes mains.

F. H.

.....

L'HUÎTRE ET LE PETIT POISSON. Cela se passait quelque part en Bretagne, avant la marée noire. Dans une anfractuosité aux doux reflets verdâtres, une petite huître faisait l'apprentissage de la vie. Sa mère l'avait mise en garde contre les dangers qui l'attendaient. Elle lui avait surtout bien dit de ne pas s'ouvrir au premier venu. Or, un petit poisson commença à la visiter, à faire le beau devant elle, chaque jour. La petite huître suivait les conseils de sa mère et à l'arrivée du petit poisson, se fermait modestement. Le même manège se poursuivit longtemps, jusqu'au jour où le petit poisson déclara son amour à la petite huître qui fut toute secouée d'émotion. — « Pour te prouver mon amour, dit le poisson, je vais partir, je vais faire le tour du monde et dans un an, un peu plus peut-être, je reviendrai. »

Ainsi fut fait.

Un an plus tard, le petit poisson revint et retrouva la petite huître qui était devenue une belle jeune huître.

— « Tu vois, lui dit le petit poisson, je suis revenu, et mes sentiments n'ont pas changé. Je suis revenu te dire mon amour. »

Devant une si belle preuve d'amour et de fidélité, la jeune huître s'ouvrit délicatement. Le petit poisson en profita pour

la pénétrer, y happer la perle qu'elle contenait, et disparut à toute vitesse.

Question : Quel était le nom du petit poisson ?

Réponse : Un maquereau.

J.-G. P. (d'après Yves Jaigu)

.....

SONDAGE. « Que pensez-vous des sondages ? De celui-ci ? » Etc.

F. H.

.....

LES STUDIOS DE MASSAGE pullulent à San Francisco, mais ils ne sont pas très apparents. On en voit bien quelques-uns, ici et là, avec affiches lumineuses et la petite phrase bien-faisante : « We accept all major credit cards ».

Mais l'on ne peut réellement mesurer l'importance de ce phénomène que si l'on consulte les pages jaunes de l'annuaire téléphonique : dix (10) pages entières sont remplies par les adresses et les réclames de ces studios dont les noms mêmes constituent un étalage érotico-subversif du plus singulier effet.

J.-G. P.

.....

L'INEFFABLE Goyer (Jean-Pierre) affirme candidement qu'un Québec indépendant ne serait qu'un « îlot » perdu dans la mer anglo-saxonne de l'Amérique du Nord. Si je suis bien les sinuosités de cette pensée profonde, le Canada anglais deviendra éventuellement francophone afin de préserver la francité du Québec. Sinon, en quoi le statut de dépendance du Québec modifierait-il son état « d'îlot » ? Ce que l'ineffable ne tente pas d'expliquer. Comme Nietzsche, monsieur affirme. Qui, un jour, affrontera l'ennui d'une exégèse des lieux communs fédéralistes ?

F. O.

.....

IL Y EN A qui disent que les Américains et les Canadiens anglais, c'est la même chose ; c'est faux ; ceux-ci sont pires.

Il y a quelques années, pour prendre en défaut les Weathermen, le directeur du FBI faisait pratiquer des écoutes électroniques et ouvrir illégalement du courrier. Récemment, le ministre américain de la Justice l'inculpait ainsi que ses deux adjoints, les accusant d'avoir violé les droits civiques de citoyens américains. Ils sont passibles de dix ans de prison.

Situation analogue au Canada : mais ici, on n'inculpe pas, on « enquête » vaguement, on interroge — et pas les têtes, mais de simples agents qui auront seulement obéi aux ordres. Pour ce qui est des ordres, on s'empressera de les légaliser... rétroactivement, ou presque..!

F. H.

.....

RELIEFS. « Notre histoire est une des pas pires », dit Nadine à ses élèves lors d'un cours de géographie. « Avant 1867, il y avait le Haut-Canada (au bas de la carte) et le Bas-Canada (en haut). Ensuite, pendant longtemps, ce fut le Plat-Canada. Maintenant, on est en train de repenser tout ça en fonction des régions et des niveaux de vie ; on aura bientôt le Très-Haut-Canada (les Rocheuses), le Haut-Canada (les dericks), le Moyen-Canada (la Bourse de Toronto), l'Assez-Bas-Canada (l'ancien Québec, moins le Labrador, les ports et aéroports, les parcs nationaux, etc). et les Maritimes (on ne peut pas descendre plus bas que ça, on ne veut pas se noyer). »

F. H.

.....

IL N'Y A PAS QUE L'ÉCONOMIE, IL Y A AUSSI LA DIGNITÉ. Dans le débat (il faudrait plutôt écrire la lutte) qui s'amorce entre les tenants d'un Canada uni (il est quand même symptomatique que ce Canada n'ait jamais pu exister depuis plus de cent ans qu'il a été créé de toutes pièces) et ceux qui veulent un Québec souverain, maître de ses destinées, de ses choix et de ses lignes de conduite, dans toutes ces déclarations, dis-je, on entend parler beaucoup d'économie. A un point tel que ce langage constitue une nouvelle forme de pollution.

Le terme « économie » semble être devenu la réponse universelle, le mot de passe, l'objection générale ou l'addition de tous les réels, le complément, la tonalité de la sagesse. L'économie permet tout, nivelle, ahurit, abrutit ou rend heureux.

Tous ceux-là qui luttent contre l'indépendance du Québec parlent d'économie sans arrêt. A tout propos. Dans leur pensée, un homme et son avenir, un peuple et son avenir doivent se soumettre aux règlements de l'économie érigés par d'autres, en règle absolue.

Le langage de l'économie qui, en d'autres circonstances, est précis, clair et direct, devient, dans le débat politique actuel, synonyme de condamnation et d'anathème. Cette carte de l'économie, ordinairement multiple et pleine, devient soudainement débordante d'embûches, de malheurs, de contraintes, d'attrapes. On y risque tous les faux pas et l'on aboutira sûrement dans l'ornière si l'on « pense croche » (c'est-à-dire à l'indépendance). Alors que sur la même route, l'on est sûr de se promener en toute sécurité, la tête haute, si l'on combat le projet de souveraineté. Dans ce dernier cas, l'économie est à notre service, alors qu'elle devient une ennemie si l'on croit à l'indépendance !

Le mot dignité ne fait pas partie du vocabulaire fédéraliste. Il est remplacé par des mots comme désastre, faillite, déficience, incertitude.

Dans la parole d'un peuple qui aspire à écrire sa propre histoire, il faut affirmer bien haut qu'il n'y a pas que l'économie, qu'il y a place aussi pour des mots comme dignité, amour, tendresse, rêve ...

Un mois avant les élections du 15 novembre 1976, Jacques Godbout avait proposé de publier dans « The Montreal Star » une page affiche qui aurait comporté cette seule phrase : POETS CAN'T BE WRONG !

J.-G. P.

.....

CHEMIN FAISANT (une phrase pour Jacques Brault).
Il était perdu au centre du désert et se demandait ce qu'il
faisait là, le désert.

F. H.

.....

DANS UNE MÉMOIRE ALLEMANDE, *Heinrich Böll*, rhénan de formation catholique, écrit : « Ma mère nous a souvent raconté que lorsqu'elle était petite fille, elle devait, à Düren, aller deux fois par jour à l'église, une première fois le matin pour la messe, une seconde fois le soir pour l'adoration ; entre-temps il fallait encore réciter le chapelet. Mon père a toujours parlé, avec une colère à peine dissimulée, de la terrible tyrannie qu'exerçait son propre père qui obligeait ses enfants à faire de pénibles pèlerinages ; mon grand-père avait beaucoup d'enfants. Ceux-ci devaient, la nuit, porter la croix et rester à jeun jusqu'au lendemain matin. » (Page 54, Editions du Seuil.)

Dire que le Québécois qui réfléchit à son éducation, à sa société, a toujours cru qu'il était la seule victime, le seul témoin d'une chrétienté moyenâgeuse. Comment en sommes-nous venus à penser cela, sinon parce que nous fûmes des colonisés attentifs au moindre jugement que l'étranger portait sur nous ? L'éducation catholique de Böll est sensiblement la même que celle de ma génération. Avant de porter un jugement excessif sur notre éducation et notre société dominée par le clergé et l'Église, il serait utile d'étudier d'autres chrétientés, en particulier les minorités religieuses dans leurs propres pays. Chez les écrivains allemands et catholiques de la génération de Gertrude von Le Fort, on craignait sans doute davantage la mise à l'Index que chez les nôtres. Böll lui-même, comme nous, a franchi cette étape consciemment. Si bien que pour un Enzensberger, comme pour les écrivains qui nous ont suivis, la question n'existait plus. Cette dimension, d'une littérature comparée, nous serait fort utile pour l'histoire de notre culture. On y apprendrait qu'un Léon Bloy a marqué radicalement Böll, et que sa famille craignait

plus que tout Zola, pourtant « inoffensif » au dire même de Böll.

F. O.

.....

LE MURMURE MARCHAND (appendice apocryphe). Quantifier, c'est ce qu'à longueur de journée vous faites : songez aux degrés de la météo, au nombre des morts du weekend, aux billets de la loto, aux statistiques des sondages, du chômage et des matchs de baseball, aux milles au gallon, au prix des marchandises, aux numéros des passeports, des cartes d'assurance sociale, des permis de conduite et des plaques d'immatriculation, à la production en série et aux chiffres d'affaires, et à nombre d'autres nombres... L'expression « la qualité de la vie », il faut savoir à quoi elle s'oppose et à quel mal elle entend remédier : à *la quantité de la vie*. On peut mesurer (façon de parler) les vrais instigateurs de la qualité de la vie à leur refus d'accorder *un crédit sérieux* aux quantités.

— Non, dit Nadine au marchand, je refuse de payer ce tricot \$20. Je ne l'achèterai pas à moins de \$30 !

— Mais mademoiselle...

Ce que le marchand ne comprend pas, un jour, cela le perdra.

F. H.

.....

LES LOIS de l'économie sont étranges. Au début des années 60, les 2,500 personnes (syndiqués, artistes, journalistes, bénévoles, écrivains, partisans, professeurs, comédiens, avocats, femmes et hommes) qui menaient tambour battant la révolution tranquille assuraient non seulement une fertilisation intellectuelle du milieu québécois, mais aussi un échange constant entre des groupes d'intérêts divers.

C'était l'époque des « débats de société ». Mais la richesse augmentant sans qu'on y fasse attention, peu à peu se formèrent les groupes « professionnels » qui avaient pour but premier le partage, entre les classes moyennes, des restes de la plus-value. En fait on aurait pu, dès lors, changer les étiquettes marxistes ou américaines apposées sur nos classes sociales et les décrire comme elles étaient : pauvres, modestes, aisées ou riches.

Les militants intellectuels des « débats de société », pour la majorité de souche modeste se retrouvèrent, en quelques années, parce que instruits et actifs, parmi les populations aisées.

C'est alors que les uns après les autres, à North Hattley ou à St-Sauveur-des-Monts, les 2,500 membres montréalais, présidents, directeurs, secrétaires et trésoriers de toutes les associations et de tous les mouvements, firent l'acquisition de résidences secondaires, quand ce n'était pas carrément de fermes entières. Les marches dans l'air pur allaient remplacer les débats de week-end dans les salles enfumées.

Et c'est ainsi que l'on a cru, peut-être à tort, que les intellectuels furent dispersés par l'armée, en octobre 1970, alors qu'en fait ils l'ont été par l'argent : la résidence secondaire rendant secondaire justement les « débats de société ». Serait-ce que lorsque les individus s'enrichissent la société s'appauvrit ?

J. G.

.....

FOUDRE. « Le mer est debout ! » dit-il, à tue-tête, en regardant par la fenêtre. On se tourna vers lui en fronçant les sourcils. « Quel dommage ! pensa-t-on, une intelligence pareille, et qui s'en va ! » Il se coucha sur le tapis et ses ongles s'y enfoncèrent ; félin prêt à bondir sur sa proie, il regardait le plancher comme si c'était le monde et qu'il le survolait. « Vraiment ! il se croit emporté sur un tapis magique ! et quoi encore ? » Il sortit un briquet de sa poche, l'alluma et pointa la flamme vers une tache noire sur le parquet, qui pouvait représenter un bosquet de chênes dans le monde d'en-bas ; il éclata d'un grand rire lugubre qui craqua comme le tonnerre. Sa jovialité subite déconcerta tout le monde ; les mines se renfrognèrent. On se tut. Comme un filon d'argent enfoui au plus profond de la terre, l'incident fut oublié par chacun.

F. H.

.....

CETTE CHRONIQUE À SUIVRE... A ÉTÉ RÉDIGÉE PAR JACQUES GODBOUT, FRANÇOIS HÉBERT, FERNAND OUELLETTE, JEAN-GUY PILON ET FRANÇOIS RICARD.